

# Manger c'est apprendre

*Gérard Haddad*

---

*Les rites alimentaires auxquels doit se soumettre le nouveau-né font partie de son processus d'intégration au monde. Celui-ci comporte un ordre du langage et du savoir. L'enfant avale ce savoir en même temps que le lait. Problèmes alimentaires, troubles de la personnalité, dyslexie peuvent avoir leur origine dans une mauvaise acquisition du symbolique liée aux premiers temps de l'alimentation.*

Pre<sup>m</sup>iers jours de la vie : le nourrisson semble n'être qu'un petit animal en détresse, coupé de toute relation au monde, à l'exclusion des échanges limités qu'il entretient avec sa mère pour la satisfaction de ses besoins vitaux. Pourtant, les impressions de ces moments d'aurore sont déterminantes pour la formation de la personnalité et des aptitudes du petit être qui vient au monde.

E.T.A. Hoffmann, l'auteur de contes et d'autres récits fantastiques, affirmait que son étrange inspiration provenait de sensations éprouvées quand, âgé de quelques jours, il fit avec sa mère un long voyage en diligence. Chacun des cahots du lourd véhicule s'inscrivit en lui comme expérience hallucinatoire. Freud trouva ce témoignage pertinent, exemplaire de l'importance qu'il accordait lui-même à ces premiers instants. Peut-il d'ailleurs en être différemment ? Jamais au cours de sa vie, quand aucun écran personnel ne le protège encore du monde extérieur, un sujet ne reçoit, dans une sorte de violence, autant d'informations, de stimuli. Les effets de ces premières impressions sont d'autant plus profonds, indélébiles, qu'ils restent à jamais inaccessibles à la parole du sujet, même en analyse. Parfois cependant, ils affleurent en quelque manifestation oniroïde,

en une répétition angoissante, ou dans l'inspiration d'un poète comme Hoffmann.

Chacun de nous, peut-être, porte mystérieusement en lui son « voyage en diligence », germe d'une créativité future, un souvenir, réel ou fantasmatique, précoce ou plus tardif, mais encore dans ce moment d'exquise réceptivité des premières années. Je me risque ici à dévoiler un souvenir qui eut, pour moi, probablement cette fonction.

J'avais à peine cinq ans. On m'avait déjà confié à un rabbin pour m'apprendre à déchiffrer l'hébreu. Il fallait que les lettres sacrées s'impriment en moi avant que je ne sois confronté au texte français profane. Un jour, une curieuse conversation s'engagea entre mes parents et grands-parents. J'en étais à l'évidence l'objet, en même temps qu'une histoire de poule à laquelle je ne comprenais rien. Il nous arrivait, certes, d'élever quelques volailles, surtout dans les semaines qui précédaient le Yom Kippour. Nous avions à cet effet aménagé une petite cour dépendante de notre appartement.

Quelques jours plus tard, ma mère rapporta du marché un volatile qui ressemblait plus à un gros poussin qu'à une poule. Je n'avais jamais vu de gallinacé si jeune mais je compris très vite que mon destin rencontrait celui de cet oiseau. Malheureusement celui-ci, au bout de quelques jours, parut souffreteux et finit par mourir. On racheta immédiatement un poussin, un peu plus développé cette fois, avant de m'expliquer le but de l'opération : il fallait recueillir le *premier œuf* que pondrait une poule, vierge évidemment. Cet œuf miraculeux m'était destiné. La seconde fois fut la bonne et, prodige ! l'œuf ne se brisa pas. On le porta chez mon rabbin après l'avoir fait cuire. Celui-ci, assis, le visage solennel, me fit approcher. Il cassa la coquille et commença à inscrire sur le blanc de l'œuf, avec un crayon qu'il humectait fréquemment, des lettres. Je suis presque sûr qu'il écrivit le tétragramme. Puis il posa un livre sur ma tête, prononça des bénédictions rituelles, enfin me demanda de manger tout entier l'œuf, à peine plus gros que celui d'un pigeon.

J'appris plus tard que cette petite cérémonie énigmatique, sans rien pourtant qui suscite la crainte chez l'enfant, avait pour objectif de développer ses aptitudes à la lecture et son amour des livres. Elle est profondément gravée en moi. C'est entre ces deux anecdotes, celle de Hoffmann ballotté dans sa diligence et la

mienne, où je me revois hypnotisé par la blancheur d'un œuf virginal couvert d'écritures, que je souhaite tendre le fil de mon propos.

\*

Si un simple voyage peut marquer profondément un nourrisson, que doit-on penser de l'effet d'autres expériences, plus essentielles pour le sujet, comme celle de manger ? Sans doute, manger semble plus naturel, comme inscrit dans un programme biologique. L'enfant a faim, il hurle, la mère répond par l'objet adéquat, faisant cesser simultanément la tension et son signal, le cri de l'enfant. Mais chez l'être humain rien n'est simple. Le circuit besoin-satisfaction, dans le meilleur des cas, emprunte obligatoirement des chemins de traverse, de dérivation, d'attente. La mère peut être occupée, absente, soumise à la discipline d'un allaitement à heures fixes. Elle peut vouloir marquer une certaine limite aux exigences de sa progéniture, manifester qu'elle n'en est pas l'esclave, et qu'en définitive c'est lui, le rejeton, qui est soumis à son désir à Elle, pouvoir souverain.

On découvre que le besoin, aussi biologique soit-il, est saisi dans une résille de paroles, de silences, d'absences, de gestes signifiants qui opposent la demande structurée de l'Autre à l'exigence immédiate du nourrisson, l'ordre du langage à son cri inarticulé, le rite en définitive, à l'agitation de son corps, l'insérant dans une structure d'interdictions/permissions. Ces paroles, ces rites renferment en vérité un discours et un savoir dont la mère peut ignorer le contenu et qu'elle transmet en aveugle. Pour ne prendre que cet exemple, l'allaitement toutes les trois heures appartient au discours de la puériculture et de la diététique « scientifiques ». Ce savoir, jour après jour, l'enfant l'avale, l'assimile à son insu, effectuant le nouage de son corps avec l'ordre symbolique du verbe. Ce rite a une seconde fonction tout aussi importante. Comme élément tiers, il s'interpose d'emblée dans la dyade fusionnelle que le nourrisson a tendance à former avec sa mère. La fonction paternelle, fonction de coupure, s'inscrit là dès le premier jour, dans la contrainte du rite alimentaire, première privation, première déception, mais aussi première symbolisation.

En grandissant l'enfant découvre des aliments de plus en plus

variés. L'uniformité blanche du lait premier se bariole de couleurs vives, nouvelles, les consistances se multiplient, opposant dur et mou, chaud et froid, doux et salé, cru et cuit. Ces différentes impressions en se répétant, forment comme un premier alphabet de décryptage du monde, analogue au système classificatoire totémique. Un jeu infini d'oppositions signifiantes envahit son corps et rythme sa vie. Elles sont prises dans des interdits et des permissivités, des rites de plus en plus complexes, de plus en plus énigmatiques, qui lui font pressentir l'existence, au-delà du quotidien, d'un grand mystère.

Ce pressentiment se renforce quand le rythme quotidien et monotone se trouve bouleversé par des événements extraordinaires : les *fêtes* familiales. Elles appartiennent elles-mêmes à un cycle plus large, plus directement lié à ce grand mystère, celui de la vie et de la mort. Venant à la fois incarner et ponctuer ce temps organisé, il y a des mets, des menus particuliers. Certaines religions comme le judaïsme donnent un grand développement à cette grammaire culino-symbolique. Mais aucune n'en est dépourvue. Le christianisme, qui prétend avoir « dépassé » les archaïques interdits, n'en est pas moins riche de rites alimentaires : communion et œufs de Pâques, galette des Rois et réveillon de Noël. J'ai pu, par l'analyse structurale de certains rites alimentaires, montrer leur nature et leur fonction, celle de faire avaler au sujet l'ordre symbolique, celui de l'écriture<sup>1</sup>. L'homme, dès ses premiers pas dans le monde, mange des mots.

Cette loi, énoncée à partir de l'analyse des rites alimentaires, a reçu la confirmation d'observations faites sur des nourrissons souffrant d'importants becs-de-lièvre. Cette malformation permet en effet l'examen direct de la cavité buccale. On a pu noter, chez ces sujets, des mouvements de succion et de déglutition chaque fois qu'ils entendent la voix maternelle. Le phénomène ne se produit pas chez des enfants autistiques<sup>2</sup>.

Il ne s'agit pas de mots isolés, éparpillés au hasard, carrousel fou de signifiants hétérogènes, mais de phrases prises dans une structure cohérente qui organise le rapport du sujet au symbolique et à l'imaginaire : le Livre. Phénomène si essentiel qu'il fournit matière

---

1. G. Haddad, *Manger le Livre*, Paris, Grasset, 1984.

2. A. Thomas, *L' Axe du corps*, Paris, Masson, 1948.

au seul texte retrouvé à l'identique dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Dans les mêmes termes Ezéchiel et saint Jean dans son *Apocalypse* mangent le Livre.

Bien évidemment l'opération connaît ses avatars et ses ratés qui pèsent d'un lourd poids dans la clinique psychiatrique comme dans la conduite sociale, ce que nous examinerons plus tard. Le résultat de cette opération est de transmettre à la nouvelle génération un *savoir* d'une nature particulière et difficilement énonçable car il touche au refoulement primaire : savoir mythique sur l'origine et l'histoire du groupe, acceptation de l'angoisse de procréer et de disparaître en s'inscrivant dans une chaîne de générations. Le lien d'étroite équivalence entre manger et apprendre a été particulièrement bien saisi par Maïmonide, le plus grand des maîtres du judaïsme. On insiste souvent sur le lien entre connaissance et sexualité en référence à cette particularité du lexique biblique qui emploie le même mot pour savoir et copulation (notons que l'hébreu possède d'autres mots pour désigner l'acte sexuel).

Il est moins fréquent de souligner le parallèle entre *connaissance* et *manger*. Ce parallèle fut pourtant minutieusement établi par Maïmonide dans *Le Guide des égarés* (1<sup>re</sup> partie, chap. XXX). Dans sa volonté d'interpréter les nombreux anthropomorphismes que la Bible renferme à propos de Dieu, Maïmonide se livre à de vastes analyses, linguistiques avant l'heure. Il note l'équivoque fondamentale du signifiant, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune adéquation naturelle entre le mot et la chose, et qu'un même mot, par le phénomène de l'homonymie, peut désigner des choses totalement différentes, présentant cependant quelque imaginaire analogie. Ainsi en est-il du verbe « manger » (*akhal*) qui signifie aussi « savoir ». « Cet emploi est fréquent, écrit-il. Il a été employé métaphoriquement pour [désigner] le savoir et l'instruction. Cet emploi étant devenu très fréquent [...] a pris en quelque sorte la place de la signification primitive. »

Cette conclusion extrême de Maïmonide trouve confirmation dans les observations analytiques. Ainsi Strachey faisait-il de l'acte de lire un dérivé de la pulsion orale. En vérité, les métaphores alimentaires sont si fréquentes et banales qu'on n'y prête guère attention dans sa propre langue. Elles peuvent avoir plus de relief dans une langue moins familière. Relevons par exemple en hébreu les significations du mot *taam*. Il désigne au départ le *goût* d'un aliment

et prend tous les autres sens que ce mot possède en français. Mais il signifie en outre *raison*, dans son usage logique (aristotélien à l'occasion). Il signifie également *note de musique*.

\*

L'acte premier et fondamental d'hominisation du nouveau-né s'effectue donc à travers l'acte de manger et les rites qui l'accompagnent. À n'en pas douter, ils imposent des privations avec les retentissements psychologiques de celles-ci, essentiellement une spiritualisation, une maîtrise croissante de l'angoisse et des tensions pulsionnelles. L'amour des parents, quand eux-mêmes ont assumé leur propre place en ce monde, permet de surmonter l'irritation constante qu'impose ce processus d'intégration au monde humain. Mais celui-ci peut échouer, plus ou moins partiellement, pour de multiples raisons. L'enfant n'a peut-être pas reçu la quantité et la qualité d'amour nécessaires. Ou bien ses parents méprisent-ils les valeurs et les principes qu'ils doivent transmettre, voire les ont rejetés. Ces carences se manifestent tôt ou tard dans le rapport du sujet à l'alimentaire : anorexie, boulimie, alcoolisme. Soit sur l'autre versant, celui de la mauvaise acquisition du symbolique. Ce sera par exemple la dyslexie.

Le dyslexique a souvent d'insurmontables difficultés à reconnaître un pur signifiant. Il ne parvient pas à saisir le clivage qui sépare le signifiant du signifié, le symbole de l'image. Il lui sera difficile par conséquent de combiner librement les éléments signifiants, les *b* et *a* font difficilement *ba*. Si en revanche il connaît la signification du mot, par le contexte ou l'image associée, il pourra lire. On a souvent accusé la méthode d'apprentissage de la lecture dite globale d'avoir favorisé la dyslexie. Peut-être n'est-elle responsable que de masquer et de différer l'apparition du trouble, profondément révélateur des difficultés du sujet.

L'antipathie pour le symbolique peut conduire à des positions extrêmes. Pour reprendre le concept de *Livre*, elle peut aller jusqu'à son rejet, voire à la volonté de le détruire. Que signifie une telle position ? J'ai cru pouvoir affirmer<sup>3</sup> qu'il s'agit là du rejet du Père symbolique, de la Loi fondamentale, c'est-à-dire du fait humain

---

3. G. Haddad, *Les Biblioclastes*, Paris, Grasset, 1990.

lui-même. Quelles en sont les conséquences ? Sur un plan individuel, ce rejet signifie un refus de l'aventure humaine elle-même, avec sa grandeur et ses horreurs, sa difficulté et ses joies, refus du seul impératif catégorique qui vaille pour l'espèce, celui de demeurer dans la singularité humaine, dans ce pacte transcendant de chacun à ses semblables. L'individu qui s'en exclut se trouve rapidement aspiré par le noir tourbillon de la folie ou de la mort.

Pacte entre les hommes : ce siècle nous a montré, dans les camps de la mort, qu'il pouvait être collectivement rejeté. Nous avons vu aussi, comme en réaction, émerger sous la plume de ceux qui furent les saints laïcs que Camus appelait de ses vœux (Primo Levi, Robert Antelme...) cette lancinante question : qu'est-ce que l'homme ? Il semblera surprenant que j'en indique une part de la réponse dans l'existence de rites alimentaires et de manières de table. C'est à ce niveau premier, pourtant, que l'affaire humaine se noue, imposant sa marque de feu à l'origine même du sujet : le refus du cannibalisme.

---

*Gérard Haddad*